

L'écologisme au temps des cathédrales

JÉRÔME BLANCHET-GRAVEL, *Le retour du bon sauvage. La matrice religieuse de l'écologisme*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2015, 256 page

Nancy Rivest

Volume 10, Number 3, Summer 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82574ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Ligue d'action nationale

ISSN

1911-9372 (print)

1929-5561 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Rivest, N. (2016). Review of [L'écologisme au temps des cathédrales / JÉRÔME BLANCHET-GRAVEL, *Le retour du bon sauvage. La matrice religieuse de l'écologisme*, Montréal, Les Éditions du Boréal, 2015, 256 page]. *Les Cahiers de lecture de L'Action nationale*, 10(3), 35–36.

L'ÉCOLOGISME AU TEMPS DES CATHÉDRALES

Nancy Rivest

Enseignante en philosophie, Cégep régional de Lanaudière à Terrebonne

JÉRÔME BLANCHET-GRAVEL

LE RETOUR DU BON SAUVAGE. LA MATRICE RELIGIEUSE DE L'ÉCOLOGISME

Montréal, Les Éditions du Boréal,
2015, 256 pages

La crise environnementale, le réchauffement climatique, l'Accord de Paris sur le climat et les divers mouvements écologistes sont autant de réalités actuelles pouvant nous amener à réfléchir sur la teneur du discours de ces derniers. Jérôme Blanchet-Gravel invite à poser un regard critique, pour ne pas dire décapant, sur une frange de cet écologisme. Comme le titre l'indique, l'écologisme ne serait rien de moins qu'une « religion politique ». Idéologie à la fois romantique, millénariste, conservatrice, multiculturelle et orientaliste, elle tiendrait la nature pour une divinité. Le portrait dressé par Blanchet-Gravel fait sourciller, ne serait-ce que pour ses contradictions apparentes.

On apprend dans cet essai que l'écologiste profond est hostile au progrès. Encore faut-il différencier le courant anthropocentriste, adepte du concept de développement durable visant la préservation de la nature dans le souci des générations futures (approche d'ailleurs dominante à l'échelle de la population mondiale, comme le souligne l'auteur) de l'approche écocentrée, sorte de néo-paganisme, visant la protection de la nature pour elle-même. On peut se demander alors la raison d'être de cette analyse critique à l'endroit d'une minorité. L'auteur répondra dans son introduction que l'écologisme est, de façon globale, alimenté des deux courants. Il ne s'agit donc pas de remettre en doute les dangers réels liés à la dégradation de notre environnement, mais de mettre en garde, du moins c'est ce que le lecteur en déduit, contre la dimension religieuse qui teinte l'imaginaire écologiste.

L'ÉCOLOGISME EST UN ANTI-HUMANISME

Dans le premier chapitre, l'auteur constate « l'arrivée sur la scène politique d'un mouvement écologiste ouvertement hostile aux idéaux de la civilisation occidentale » qui nous obligerait à repenser son adhésion à la gauche. Difficile de saisir ce que sont ces idéaux si ce n'est ceux associés au mythe prométhéen, soit de la domination techniciste de l'homme sur la nature. La critique écologiste s'adresserait à la science et au matérialisme moderne. L'écologisme

représenterait également le nouveau « souverain bien » enseigné dans nos écoles, présent dans toutes nos sphères d'activité (économique, politique, touristique, publicitaire, etc.) dont la suprématie ne pourrait être remise en doute sans risque d'être cloué au pilori. Ainsi, le discours culpabilisant et apocalyptique des écologistes les reliait davantage à une droite conservatrice, malgré ses allures révolutionnaires. L'imaginaire païen accolé à leur vision holistique correspondrait aussi à une représentation cyclique du temps et du monde fermé sur lui-même. « Une idéologie vouée à la préservation du monde peut-elle être qualifiée de progressiste ? » La réponse est évidemment non.

Quelle est la pertinence de cette démonstration face aux défis réels qui nous attendent ? Le syncrétisme religieux des écologistes est-il tel qu'il faille nous rappeler l'importance de la science pour affronter la crise environnementale ? Peut-être aurait-il été plus pertinent de parler des débats actuels portant sur le réchauffement climatique ?

Ce sont les raisons pour lesquelles le rapprochement surprenant entre nazisme et écologisme arrive à nous convaincre du parallèle entre les deux idéologies. On y apprend le caractère néo-romantique et panthéiste de la première, qui tend, à la manière des religions païennes, à conférer un caractère sacré à la nature. L'homme ferait partie d'un tout ordonné, dans un temps circulaire, à la manière du dharma indien. L'ordre social découlerait de l'ordre cosmologique, donnant lieu à une vision totalitariste, antidémocratique, chaque élément se trouvant là où il se doit dans le meilleur des mondes. Voilà dans les grandes lignes la thèse de Blanchet-Gravel, position qu'il étayera au fil des pages suivantes.

Afin donc de préserver cette nouvelle divinité, l'écologisme s'opposerait à toutes formes d'exploitation des ressources, allant même jusqu'à « [refuser] que les pays en voie de développement profitent des bienfaits de l'émancipation qui ont souvent pour corollaire une certaine domination de la nature. L'élévation du niveau de vie qui coïncide fréquemment avec le respect des droits de la personne ne nécessite-t-elle pas une certaine exploitation des ressources



naturelles ? » Il serait tentant de rappeler ici à l'auteur que pour une forte majorité d'environnementalistes, la préoccupation touche plus à la forme d'exploitation et non à sa nécessité comme telle. On décèle à plusieurs reprises dans cet essai un manque de nuance et un brin de mauvaise foi qui viennent par moment discréditer le propos de l'auteur pourtant bien étayé.

Toujours est-il que l'écologisme serait anti-égalitariste, anti-universaliste en plus de vouloir « extirper le matérialisme de l'Occident ». L'écologie profonde est par ailleurs partisane du multiculturalisme, reflet social de la biodiversité, allant même jusqu'à s'opposer à l'assimilation des nouveaux arrivants afin de préserver la diversité et de conserver le pluralisme religieux. L'essayiste prend pour preuve cette tendance essentialiste chez les féministes actuelles qui ne verraient plus le port du voile islamique comme problématique, la défaite cuisante du PQ suite à son projet de Charte des valeurs québécoises étant emblématique de cette posture. Encore une fois, on peut se questionner sur la force de cet argument.

LA PHOBIE D'HANS JONAS ET LE SYNDROME DE WALT DISNEY

« Conformément à la peur du danger et à la valorisation de la continuité, l'imaginaire écologiste baigne dans cet univers craintif où il n'existe pas de véritable confiance en l'homme. À cet effet, l'œuvre du philosophe écologiste Hans Jonas témoigne d'une véritable phobie pour toute société en mouvement. L'écologisme est humanophobe puisqu'il souhaite retirer à l'humanité sa capacité à exploiter l'environnement, comme si l'humanité était un parasite dangereux. » Jonas, aux dires de l'auteur, serait pour l'abolition du progrès technologique. Cette affirmation est pourtant discutable lorsque nous prenons pour preuve l'heuristique de la peur, concept clé de l'éthique de la responsabilité du philosophe allemand, qui, loin de

suite de la page 35



s'opposer aux progrès technologiques, invite plutôt à la prudence face à l'ampleur de notre pouvoir. Blanchet-Gravel semble oublier que le concept de développement durable est pourtant tributaire du principe de responsabilité prospective de Jonas fondé sur une préoccupation fondamentale, celle des générations futures. Il pense même que c'est la seule avenue acceptable pour les écologistes parce qu'humaniste, justement.

Cette propension à la caricature et à la contradiction se retrouve également dans le chapitre intitulé «Les droits des animaux: entre marxisme et réenchantement» dans lequel le spécisme est défini comme «un anthropomorphisme pour le moins grossier qui fait du monde animal une nouvelle forme de peuple opprimé». Il réduit les défenseurs des droits des animaux, tel que Peter Singer, à de grands enfants projetant leurs propres états d'âme sur le monde animalier. Sans nier qu'il y ait des dérives et des aspects critiquables dans les revendications de certains, la démonstration s'avère plutôt malhonnête. Encore une fois, l'auteur voit dans ce genre de manifestation une propension à la technophobie, à l'anti-modernisme et à l'anti-humanisme parce que l'on condamnerait l'exploitation animale au même titre que la discrimination sexuelle et raciale, lutte qui aurait même pris le pas sur ces dernières, selon l'auteur.

TRAITÉ DU BON SAUVAGE

La réflexion à laquelle nous convie Jérôme Blanchet-Gravel n'est tout de même pas dénuée d'intérêt. Son propos est bien documenté (Luc Ferry, Pascal Bruckner, Mircea Eliade, etc.) et l'auteur sait capter notre attention lorsqu'il raconte l'origine d'une idéologie, d'un mouvement de pensée. D'une lecture facile, la structure laisse par contre à désirer. On peut voir quelques répétitions, l'auteur revenant sur les mêmes aspects d'un chapitre à l'autre. Cette tendance à faire des allers-retours rend la démonstration moins claire et moins convaincante. Sur le fond, nous pouvons accorder raison à l'auteur quant à une tendance réelle de certains écologistes à un discours fondamentaliste, un peu fleur bleue. Par contre, mis à part une critique de l'approche d'Al Gore (la «Green Theology»), il n'y a pas de présentations substantielles des programmes et des idées des groupes et partis environnementalistes actuels, si ce n'est leur propension à véhiculer le mythe de l'homme sauvage, prenant pour modèles les sociétés traditionnelles qu'ils idéaliseraient. Nous avons vu que son argumentaire était par moment teinté d'une certaine condescendance. Une question demeure pourtant: dans quel but? Quelle est la pertinence de cette démonstration face aux défis réels qui nous attendent? Le syncrétisme religieux des écologistes est-il tel qu'il faille nous rappeler l'importance de la science pour affronter la crise environnementale? Peut-être aurait-il été plus pertinent de parler des débats actuels portant sur le réchauffement climatique? ♦



ARTS VISUELS CINÉMA CRÉATION LITTÉRAIRE CULTURE ET SOCIÉTÉ HISTOIRE ET PATRIMOINE LITTÉRATURE
THÉÂTRE ET MUSIQUE THÉORIES ET ANALYSES

LES REVUES
CULTURELLES QUÉBÉCOISES
SODEP.QC.CA

sodep
Société de développement
des périodiques
culturels québécois